



Universiteit  
Leiden

The Netherlands

## Noirs et Blancs dans l'oeuvre d'Aimé Césaire

Schipper, Mineke

### Citation

Schipper, M. (1969). Noirs et Blancs dans l'oeuvre d'Aimé Césaire. *Présence Africaine*, 124-147. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/7756>

Version: Not Applicable (or Unknown)

License: [Leiden University Non-exclusive license](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/7756>

**Note:** To cite this publication please use the final published version (if applicable).

## Noirs et Blancs dans l'œuvre d'Aimé Césaire

Dans les pages qui vont suivre nous nous proposons d'étudier la confrontation des races noire et blanche dans l'œuvre d'Aimé Césaire, problème qui a fortement préoccupé l'écrivain. On dirait qu'un monde d'incompréhension sépare les deux races et qu'une fraternité interraciale n'existe pas : d'une part des Occidentaux reprochent à l'auteur son esprit anarchiste et son racisme volontaire, d'autre part Africains et Antillais font souvent l'éloge de son agression grandiose. Nous chercherons à découvrir ce que l'auteur lui-même éprouve à ce sujet en écrivant et quelle motivation il donne de ses sentiments dans son œuvre.

Césaire n'est pas facile à comprendre : le vrai sens de ses vers aussi bien que de sa prose se cache la plupart du temps derrière un éventail de symboles riches et originaux. Il faut relire ses poèmes à maintes reprises pour s'habituer à ce langage mystérieux et à ce style particulier. Lylian Kesteloot a réussi une première tentative d'analyse de l'œuvre de Césaire (1). Grâce à elle nous possédons une clé qui donne accès au monde littéraire de l'auteur. Un bon nombre des symboles se rapporte directement ou indirectement au problème qui nous sert de sujet — que ce soit l'esclavage ou la traite, l'exil ou l'agression, l'Afrique ancestrale ou la civilisation occidentale, la colonisation ou la révolution qu'ils traduisent. C'est dans le contexte de sa négritude que Césaire montre son vrai visage et pour bien comprendre cette négritude, il est indispensable d'étudier les relations entre Noirs et Blancs dans son œuvre.

### I. CRUAUTES ET CICATRICES

« C'est fini, tout est fini, inutile de réclamer, l'action de la justice est éteinte. »

(1) Lylian Kesteloot, *Aimé Césaire*, série Poètes d'aujourd'hui, Pierre Seghers, Paris, 1966.

L'histoire de la traite des nègres et de l'époque coloniale en Afrique n'en fait pas un secret : Les Noirs ont souffert depuis qu'ils ont fait la connaissance des Blancs. Si l'Occident a profité du contact avec l'Afrique, les Noirs n'en conservent guère que des souvenirs douloureux et amers. Jean-Paul Sartre dans son essai *Orphée Noir* analyse le phénomène de la souffrance subie par la race noire : « À l'absurde agitation utilitaire du blanc, le noir oppose l'authenticité recueillie de sa souffrance ; parce qu'elle a eu l'horrible privilège de toucher le fond du malheur, la race noire est une race élue... On pourrait, de ce point de vue, nommer la négritude une Passion : le noir conscient de soi se représente à ses propres yeux comme l'homme qui a pris sur soi toute la douleur humaine et qui souffre pour tous, même pour le blanc » (2). Cette passion de la race tout entière a inspiré d'innombrables auteurs nègres à tel point que la « négritude douloureuse » (3) constitue un thème essentiel de la littérature négro-africaine moderne. On évoque le passé, on analyse l'histoire, on détermine et décrit le mal et la conclusion que les souffrances du Noir résultent nécessairement de la sauvagerie du Blanc, forme un motif aussi favori que frappant ; Césaire n'y fait pas exception. Aussi parlerons-nous ici de sa « négritude douloureuse » qui cependant ne joue pas le rôle principal dans son œuvre. Le thème de la révolte y est prédominant et s'il parle des souffrances de sa race, on dirait que c'est pour préparer et motiver par là la révolte qui s'ensuit.

Le père spirituel du mouvement de la négritude ne peut pas rester silencieux devant l'inégalité raciale et l'exploitation par le Blanc. Remontant à l'époque de la traite et de l'esclavage, Césaire semble vouloir revivre la Passion de sa race, souffrir solidairement avec ses ancêtres, avec son Afrique perdue. Son œuvre reprend le cri des milliers de Noirs qui ont enduré des peines souvent sans savoir pourquoi. Encore actuellement son île, la Martinique, se trouve dans l'impasse : quoique l'esclavage ait été aboli officiellement depuis plus d'un siècle, la pauvreté continue à paralyser le peuple et les Blancs n'ont pas renoncé à leur position acquise (4). L'auteur s'engage dans une

(2) J.-P. Sartre, *Orphée Noir*, dans : *Situations III*, Gallimard, Paris 1949, p. 270. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas inconnu ; d'autres peuples ou races ont cru qu'ils devaient jouer le même rôle, comme par exemple les Juifs, les Polonais, les Russes.

(3) Le terme a été emprunté à l'article de L.-V. Thomas : « Une idéologie moderne : la Négritude » dans : *Revue de psychologie des peuples*, 3<sup>e</sup> trimestre 1963, p. 256.

(4) Cf. Daniel Guérin : « Cette persistance du passé esclavagiste qui frappe tous les observateurs, on ne la décèle pas seulement dans d'innombrables signes extérieurs (ainsi, les misérables cases d'esclaves, tou-

lutte acharnée : il veut réveiller le monde noir de son apathie et en même temps rappeler à l'Occident sa responsabilité due et son passé inexcusable. C'est à cet effet qu'il peint la misère de sa race. Dans le *Discours sur le colonialisme*, après avoir admis que l'Europe a été un carrefour d'idées, un creuset d'activités culturelles, Césaire, la voix vibrante d'indignation, reproche à la civilisation occidentale qu'elle a manqué son but, qu'au lieu d'être « redistributeur d'énergie » elle a opté pour la colonisation qui exclut tout contact humain. Dans une énumération pleine de verve et de rythme, l'auteur expose quelle relation s'établit entre le maître et le sujet dans une pareille situation.

« Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la mufferie, des élites décérébrées, des masses avilies » (5).

Césaire est obsédé par la vision des atrocités commises contre sa race : elles prennent des formes concrètes. La mer, le soleil, le ciel, le vent, les nuages, la nature entière, c'est un tableau horrifiant qui tourmente le poète. Les bruits de cette nature, le murmure de la mer, le cri d'un oiseau, le bruissement des feuilles ou des branches agitées par le vent, tout incarne les souffrances de ses frères, les gémissements des victimes.

« ... Le nuage a la tête du vieux nègre que j'ai roué vif sur une place, le ciel bas est un étouffoir, le vent roule des fardeaux et des sanglots de peau suante, le vent se contamine de fouets et de futailles et les pendus peuplent le ciel d'acéras et il y a des dogues de poil sanglant et des oreilles... des oreilles... des barques faites d'oreilles coupées qui glissent sur le couchant. » Et plus loin : « Une rumeur de chaînes de carcans monte de la mer... un gargouillement de noyés, de la panse verte de la mer ... un claquement de feu, un claquement de fouet, des cris d'assassinés... la mer brûle » (6).

L'arrivée du Blanc « aux yeux d'acier, aux babines sanglantes » annonce le « sadisme du maître et le relâchement de l'esclave » (*Chiens*, p. 125). Dès le premier contact Noir-Blanc c'est le désastre complet pour le Noir et le Blanc ne fait que perdre

jours debout, autour de la plantation sucrière), mais, ce qui est pis, dans les attitudes mentales des deux races : complexe de supériorité chez le blanc, complexe d'infériorité chez l'homme de couleur... » *Les Antilles décolonisées*, Présence Africaine, Paris, 1956, p. 27.

(5) *Discours sur le colonialisme*, Présence Africaine, Paris, 1956, p. 21.

(6) *Et les chiens se taisaient*, Gallimard, Paris, 1961, pp. 151, 186. (Présence Africaine, 1956.)

son aspect humain. Les images qui font allusion à l'oppressé sont souvent suggestives. Dans un *Petit lexique des principaux symboles césairiens* Lilyan Kesteloot en énumère toute une série : « négriers, gardes-chiourme, géôliers, scorpions, corbeaux, chacals, tous les charognards, chiens, molosses, La Bête, les monstres, poisson armé, flics, soudards et autres militaires » (7). Nous ajoutons encore : « Les sangliers de la putréfaction » (8), « les araignées... avec des mines de pape » (*Chiens*, p. 107), « mouche dédorée grand insecte malicorne et vorace » (*Chiens*, p. 183) et « la tsé-tsé colonialiste » (9). Ces images parlent pour elles-mêmes et n'ont pas besoin de notes explicatives, la mentalité des Blancs s'y traduit déjà. Elle ressort aussi de leurs pensées que Césaire formule entre parenthèses dans le *Cahier d'un retour au pays natal* :

« (Les nègres-sont-tous-les-mêmes, je-vous-le-dis-les-vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui-vous-le-dis-l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la-canne-rappelez-vous-le-vieux-dicton : « battre-un-nègre, c'est-le-nourrir »). » (*Cahier*, p. 58).

Ce sont bien les idées des riches Blancs autochtones que l'auteur connaît de son île patrie ; eux ne se soucient pas du mauvais sort des êtres humains qu'ils exploitent. Ils cultivent leur bonheur aux frais de la masse misérable. Le Blanc se sent tout-puissant économiquement, il ne semble jamais perdre son complexe de supériorité. Ce qu'il apprécie dans les Noirs, c'est qu'ils constituent une main-d'œuvre bon marché et docile. Et on peut même s'amuser grâce à eux : leur rythme et leurs danses sont drôles et leur musique plaintive n'est pas mal !

« ... Comme on nous aime ! Obscènes gaiement, très doudous de jazz sur leur excès d'ennui. Je sais le tracking, le Lindy-hop et les claquettes. Pour les bonnes bouches la sourdine de nos plaintes enrobées de oua-oua. » (*Cahier*, p. 58.)

Guérin dans *Les Antilles décolonisées* décrit le contraste qui existe aux îles entre la bienfaisance de la nature et la malfaisance de la société, entre la richesse de la caste fermée des Blancs et la misère lamentable de la masse (10). La Martinique est une de ces îles heureuses dont des poètes français ont chanté la beauté exotique. Césaire évoque d'autres images, il chante ces « îles cicatrices des eaux », ces « îles évidences de blessures » (*Cahier*, p. 80) et son souvenir de la maison paternelle si souvent cité sent le malheur et la faim. Cependant l'auteur ne prétend pas

(7) Lilyan Kesteloot, *Anthologie négro-africaine*, Marabout, Paris-Verriers, 1967, p. 96.

(8) *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine, Paris, 1956, p. 49.

(9) *Ferrements*, Seuil, Paris, 1960, p. 60.

(10) Guérin, *o.c.*, p. 32.

avoir eu une enfance extrêmement difficile (11) et ce n'est pas la rancune personnelle qui l'inspire à écrire. Les souvenirs de jeunesse, il est vrai, l'attachent à son peuple : il a vécu comme les siens, parmi eux, mais ce qui l'engage dépasse largement les expériences personnelles : c'est l'héritage de sa race entière qu'il ne réussit pas à oublier :

« et ne t'étonne pas si la nuit je geins plus lourdement  
ou si mes mains étranglent plus sourdement  
c'est le troupeau des vieilles peines qui vers mon odeur  
noir et rouge  
en scolopendre  
allonge la tête et d'une insistance du museau  
encore molle et maladroite  
cherche plus profond mon cœur » (12)

Ce troupeau de vieilles peines, Césaire ne s'épuise pas à le rappeler, il ne le rencontre pas seulement dans son subconscient, dans ses cauchemars, il n'a pas besoin de feuilleter les pages du passé, il n'a qu'à regarder autour de lui. D'après Guérin, les Antilles respirent toujours l'air empoisonné de l'esclavage... « à des degrés divers elles croupissent ». L'île et sa population se trouvent dans l'impasse, c'est là le tourment quotidien du poète, chef de parti et maire de la ville de Fort-de-France. L'apathie malade et l'état léthargique contre lesquels une lutte semble vaine sont les cicatrices, témoignages vivants du passé. Plus que du passé de la race, Césaire semble souffrir de cet état de son peuple et il cherche des moyens pour l'en faire sortir. Comment trouver une issue ?

« mon peuple

quand

hors des jours étrangers

germeras-tu une tête bien tienne sur tes épaules renouées

quand

quand donc cesseras-tu d'être le jouet sombre

au carnaval des autres

ou dans les champs d'autrui

l'épouvantail désuet »

(*Ferremets*, p. 81.)

(11) Lilyan Kesteloot, *Aimé Césaire*, pp. 11-12 : « Dans le milieu, sa famille, d'un niveau moyen, avait des difficultés normales ;... somme toute, leur vie paraît moins dure que celle des paysans. »

(12) *Cadastre*. Seuil, Paris, 1961, p. 75.

Le travail du leader est dur et pénible ; aussi n'est-il pas étonnant et même significatif que dans le théâtre de Césaire, les personnages principaux échouent dans leur vocation de sauveur de peuple. Dans *Et les chiens se taisaient* c'est le Rebelle qui périt incompris des siens et victime des intrigues du Blanc ; *La tragédie du Roi Christophe* nous présente l'ancien esclave-cuisinier Christophe qui, devenu Roi, ne survit pas aux problèmes que doit envisager son jeune et fragile royaume (13). Le héros Lumumba meurt tragiquement et sans avoir vu « les germes du renouveau » dans *Une saison au Congo* (14). Césaire lui-même est un de ces leaders qui ne savent pas comment trouver des solutions définitives pour les problèmes de leurs peuples. Par son pèlerinage au passé aussi bien que par sa vue consciente du présent, l'auteur participe à la Passion de sa race. Il s'est identifié avec ses frères : « les massacres, mes massacres, les fumées, mes fumées » (*Chiens*, p. 128) et s'est chargé de toutes leurs peines :

« Tout ce qui jamais fut déchiré  
 en moi s'est déchiré  
 tout ce qui jamais fut mutilé  
 en moi s'est mutilé »

(*Cadastre*, p. 89.)

Il va de soi que l'auteur a essayé de repousser cette réalité, par exemple par le rêve d'un retour à l'Afrique mère, telle qu'elle était avant l'arrivée des Blancs sur la terre des ancêtres :

« à l'heure des faillites frauduleuses, nourri d'enfants occultes  
 et le rêve de terre il y a notre oiseau de clarinette,  
 luciole crêpe au front fragile des éléphants  
 et les amazones du roi de Dahomey de leur pelle  
 restaurent  
 le paysage déchu des gratte-ciel du verre déteint,  
 de voies privées... » (15)

N'a-t-on pas connu là des royaumes célèbres, des princes puissants, de grands savants et le courage guerrier ? Les rêves ne tardent pas à s'effacer et l'auteur se moque parfois de ses « imaginations puériles » comme il appelle lui-même de telles rêveries. Humblement il l'avoue : « ... nous fûmes de tout

(13) *La tragédie du Roi Christophe*, Présence Africaine, Paris, 1963.

(14) *Une saison au Congo*, Seuil, Paris, 1966.

(15) *Les armes miraculeuses*, N.R.F. Gallimard, Paris, 1961, p. 15.

temps d'assez piètres laveurs de vaisselle, des cirEURS de chaussures sans envergures... et le seul indiscutable record que nous ayons battu est celui d'endurance à la chicotte... » (*Cahier*, p. 61). Mais il y a d'autres façons de fuir la réalité, on peut rêver de l'Afrique à venir, ce patrimoine prometteur. Dans le poème *Pour saluer le Tiers Monde* la belle vision de l'Afrique nouvelle naissante annonce cette perspective :

« Et voici de tous les points du péril  
l'histoire qui me fait le signe que j'attendais  
Je vois pousser des nations.  
Vertes et rouges, je vous salue,  
bannières, gorges du vent ancien,  
Mali, Guinée, Ghana

et je vous vois, hommes,  
points maladroits sous ce soleil nouveau !

Vois :  
l'Afrique n'est plus  
au diamant du malheur  
un noir cœur qui se strie ;... »

(*Ferrements*, pp. 83-85.)

Cependant, le meilleur avenir de l'Afrique se fait attendre et apparemment elle continue à être victime de l'exploitation occidentale. « Hélas, Hélas, s'écrie la Récitante dans *Et les chiens se taisaient*, l'Europe arachnéenne bouge ses doigts et ses phalanges de navires » (p. 164). Lumumba, le leader qui se sacrifie pour la liberté du Congo à son tour voit l'Afrique victime de la voracité des pays industrialisés :

« L'Afrique est comme un homme qui, dans le demi-jour se lève, et se découvre assailli des quatre points de l'horizon !

Je vois l'Afrique assaillie de toutes parts d'oiseaux rapaces, elle ne s'est pas plus tôt garée de l'un, que l'autre est sur lui, de son bec ruisselant. » (*Saison*, pp. 102-103).

Les merveilles du passé africain semblent aussi irréelles que celles de l'Afrique à venir. La négritude douloureuse trouve en Césaire un digne représentant, il n'oublie jamais les méfaits de l'opresseur, la pluie est « capable de tout sauf de laver le sang qui coule sur les doigts des assassins des peuples surpris sous les hautes futaies de l'innocence » (*Cadastre*, p. 69). L'auteur ne s'est pas plié sous le joug de l'injustice, l'espoir ne s'éteint pas. Bien que le chemin

à parcourir soit long et que les difficultés s'entassent à peu près insurmontables, bien que le Rebelle soit tué et que Lumumba tombe victime, lui continue à croire qu'un monde nouveau jaillira des cicatrices.

## II. — LE BON NEGRE A SON MAITRE

« Les Blancs disent que c'était  
un bon nègre, un vrai bon nègre,  
le bon nègre à son bon maître. »

L'homme cherche des moyens pour échapper à sa misère, rien de plus naturel. Le Noir essaie de changer de condition. Parfois il n'y a pas d'autre porte ouverte que celle qui mène à la soumission. Burns dans *Le préjugé de race et de couleur* parle de la psychologie des Noirs qui est à tendance protectrice (16). En se soumettant au maître blanc, le Noir réduit à zéro sa liberté personnelle, il est vrai, mais cela le préserve en même temps de plus grandes afflictions. On le comprend, comme conséquence de l'histoire vécue, une mentalité d'acceptation, de servilité s'empare des « âmes gâchées sans espoir ni désespoir » (*Chiens*, p. 174). Rien qu'une « vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées » ne semble acquis au peuple noir, à cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri... à côté de son vrai cri, le seul qu'on eût voulu l'entendre crier parce qu'on le sent sien lui seul ; parce qu'on le sent habiter en elle dans quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil... cette foule à côté de son cri de faim, de misère de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette » (*Cahier*, pp. 26-27).

A une liberté hasardeuse qui pourrait l'entraîner dans des malheurs peut-être plus accablants encore, les gens semblent préférer une liberté nulle, une vie d'acceptation animale, mais quelle valeur humaine a une telle vie ? Les Blancs ne veulent que maintenir cet état de résignation chez les Noirs. Les « Maîtres se sont ingénies à trouver de solides arguments pour justifier leur situation profitable » (17). Est-ce que la postérité

(16) Sir Alan Burns, *Le préjugé de race et de couleur*, Payot, Paris 1949, p. 40 : « La race survit encore, mais a appris que la discrétion était la meilleure condition de la vaillance... Les Indiens en Amérique, aux Antilles et dans la moitié nord du continent, ont combattu désespérément contre la domination blanche, ils ont pratiquement disparu ; les Noirs eux se sont soumis mais survivent. »

(17) Sir Alan Burns, *o.c.*, pp. 13-28.

de Cham n'est pas punie à juste titre ? Et en effet, le complexe de supériorité du Blanc joint à ses menaces ont fini par fourrer dans la cervelle du Noir l'idée « qu'une fatalité pesait sur lui qu'on ne prend pas au collet ; qu'il n'avait pas puissance sur son propre destin ; qu'un Seigneur méchant avait de toute éternité écrit des lois d'interdiction en sa nature pelvienne ; et d'être le bon nègre ; de croire honnêtement à son indignité... » (*Cahier*, pp. 85-86).

Cette mentalité du « bon nègre », Césaire la connaît très bien de chez lui, de ses compatriotes, dont il avoue que des perspectives leur font le plus cruellement défaut (18).

Le Rebelle dans *Et les chiens se taisaient* se heurte contre l'apathie et le fatalisme de son peuple qui a peur de toute initiative risquée. Lorsqu'il a préparé une révolte des esclaves et qu'il a tué le maître, ses frères ont peur, la masse effrayée recule et la rébellion échoue. Une fois le Rebelle emprisonné, l'orateur devant la prison traduit les sentiments qu'éprouve la masse :

« Camarades c'est pour vous dire que cet homme est un ennemi public et un emmerdeur. Comme si on n'en avait pas assez d'emmerdements ? bien sûr qu'on n'était pas heureux. Et maintenant, camarades, est-ce qu'on est heureux avec la guerre et la vengeance des maîtres sur les bras ? Alors je dis qu'il nous a trahis » (*Chiens*, pp. 173-174).

Voilà ce que l'histoire a appris à ces gens, ils sont sûrs que le moindre risque mène à des répercussions d'envergure. Resté solitaire dans la révolte, le Rebelle s'adresse amèrement à ses frères qui n'ont pas voulu le comprendre :

« ... je vous regarde et je vous dévêts au milieu de  
vos mensonges et de vos lâchetés  
larbins fiers petits hypocrites filant doux  
esclaves et fils d'esclaves  
et vous n'avez plus la force de protester, de vous  
indigner, de gémir,  
condamnés à vivre en tête-à-tête avec la stupidité  
empuantie, sans autre chose qui vous tienne  
chaud au sang que de regarder ciller  
jusqu'à mi-verre votre rhum antillais... »

(*Chiens*, pp 175-176.)

La foule « passée à côté de son cri » s'est asservie aux Blancs à tel point qu'elle préfère la mort du Rebelle à n'im-

(18) Introduction à Guérin, o.c., p. 11.

porté quelle alternative. Un meilleur avenir ne sera jamais réservé au peuple s'il n'abandonne pas son fatalisme, s'il ne cesse d'accepter la servilité comme sa condition naturelle et la supériorité comme le droit exclusif des « autres ». Guérin affirme que le complexe d'infériorité des Noirs aux Antilles est plus néfaste que toute autre séquelle de l'esclavage (19). Les Noirs ayant vécu plusieurs siècles sous la domination d'une autre race ne peuvent pas effacer ce passé d'un seul coup : l'héritage du passé continue à peser. La mentalité acquise est lente à changer malgré l'esclavage aboli et la décolonisation réalisée en grande partie. Le Noir a trop longtemps joué son rôle d'inférieur. Booker Washington considère que le plus grand tort causé aux Noirs par l'esclavage a été de les priver du sens de l'autonomie personnelle, de la méthode, de l'esprit d'entreprise (20). Cela veut dire que par manque de personnalité propre on calque son échelle de valeurs sur celle des Blancs, l'idéal est celui de la personnalité d'emprunt. Une fois de plus l'authenticité fait défaut et l'imitation servile de ce que le Blanc a prêché depuis des siècles ne sera qu'une garantie de médiocrité.

Albert Memmi analyse le portrait du colonisé ; dès que celui-ci se met à refuser son existence invivable, sa première tentative est de changer de condition en changeant de peau. Un modèle tentateur et tout proche s'offre à lui et s'impose : précisément celui du colonisateur (21). On dirait qu'il n'existe pas d'autre perspective que celle de suivre et d'imiter le maître afin de s'y perdre et d'oublier la couleur de la peau. Comme l'avait fait avant lui le groupe de *Légitime Défense*, Césaire à son tour engage le combat contre l'assimilation tant dans le journal *L'étudiant Noir* auquel il collabore dans les années trente que dans son œuvre personnelle. Cependant, Césaire ne se vante pas par là d'être plus noble que les siens. Il reste solidaire puisqu'il avoue lui-même que cela lui est arrivé aussi de s'assimiler, de s'aligner, de se rendre complice d'actes de lâcheté. Humblement il se confesse en analysant son passé. Un soir à Paris un frère noir est entré dans le tramway. Césaire s'en souvient et dépeint minutieusement ce « Nègre aux jambes gigantesques et aux mains tremblantes de boxeur affamé » :

« On voyait très bien comment le pouce industriel et malveillant (de la misère) avait modelé le front en bosse, percé le nez de deux tunnels parallèles et inquiétants, allongé la dé-

(19) Guérin, *o.c.*, p. 153.

(20) Cité par Burns, *o.c.*, p. 101.

(21) Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, précédé du *Portrait du colonisateur*, Correa, Paris, 1957, p. 157.

mesure de la lippe, et par un chef-d'œuvre caricatural, raboté, poli, verni la plus minuscule mignonne petite oreille de la création...

Un nègre sans pudeur et ses orteils ricanaient de façon assez puante au fond de la tanière contrebailée de ses souliers...

Et l'ensemble faisait parfaitement un nègre hideux, un nègre grognon, un nègre mélancolique, un nègre affalé, ses mains réunies en prière sur un bâton noueux. Un nègre enseveli dans une vieille veste élimée. Un nègre comique et laid et des femmes derrière moi ricanaient en le regardant.

Il était COMIQUE ET LAID,  
COMIQUE ET LAID pour sûr,  
J'arborai un grand sourire complice...  
Ma lâcheté retrouvée !

Je salue les trois siècles qui soutiennent mes droits civiques et mon sang minimisé. Mon héroïsme, quelle farce ! » (*Cahier*, pp. 63-65).

Purifié par sa confession, l'auteur jette par-dessus bord ses « faussetés authentiques » car il sait que ni pour lui-même ni pour les siens l'assimilation ne résoudra jamais les problèmes des « damnés de la terre », c'est pourquoi Césaire s'attaque à ceux de ses frères qui continuent à adopter les valeurs des Blancs. Par là ils se condamnent eux-mêmes. Ils pensent se libérer du passé par cette attitude, mais en réalité ils s'emprisonnent pour toujours. En s'exilant volontairement, ils aboutissent à une aliénation complète.

La liquidation du complexe d'infériorité est devenue un des thèmes essentiels de la poésie antillaise contemporaine, constate Daniel Guérin (22). Aimé Césaire de son côté a observé la faiblesse de l'assimilation de ses frères, leurs faux raisonnements, leurs aversion contre leur peau, la condamnation de leur propre race. Dans le *Cahier d'un retour au pays natal*, il fait défiler l'armée des assimilés, son commentaire est direct, le ton est amer et sarcastique :

« Voici ceux qui ne se consolent point de n'être pas fait à la ressemblance de Dieu mais du diable, ceux qui considèrent qu'on est nègre comme commis de seconde classe : en attendant mieux et avec possibilité de monter plus haut... ceux qui se drapent de pseudomorphose fière ; ceux qui disent à l'Europe : « Voyez, je sais comme vous faire des courbettes, comme vous présenter mes hommages, en somme je ne suis pas diffé-

(22) Guérin, *o.c.*, p. 104.

rent de vous, ne faites pas attention à ma peau noire ; c'est le soleil qui m'a brûlé » (*Cahier*, pp. 84-85).

Dans les milieux noirs qui préconisent l'authenticité de la race, on appelle de telles gens des « blanchis » : afin de se débarrasser de leurs traits nègres ils se dépensent dans la mesure du possible, ils adoptent la langue, les coutumes, la mode, les manières des Blancs, et tous ces efforts n'ont pour but que d'oublier la race à laquelle on appartient. Le préjugé de race et de couleur peut rendre les Noirs « négrophobes » (23) et souvent, à leurs propres yeux, la pigmentation de la peau condamne nécessairement quelqu'un à vivre au plus bas degré de l'échelle sociale : on en vient à apprécier un individu « en proportion de sa pâleur épidermique ». Une peau moins foncée garantit une meilleure situation sociale, voilà l'idée qui s'est imposée peu à peu dans la société où Blancs et Noirs vivent ensemble. Par conséquent, les défavorisés aspirent à s'identifier au modèle idéal : « tous zèbres se secouent à leur manière pour faire tomber leurs zébrures en une rosée de lait frais » (*Cahier*, p. 85). Les assimilés sont trop profondément marqués par l'ambition d'imiter les Blancs pour que Césaire puisse espérer de pouvoir les convertir. Aussi ne croit-il pas à un changement de leur vivant. Il se voit obligé de patienter et d'attendre la nouvelle génération : avec elle naîtra l'espoir.

« Et au milieu de tout cela, je dis hurrah ! mon grand-père meurt, je dis hurrah ! la vieille négritude progressivement se cadavérise. Il n'y a pas à dire : c'était un bon nègre. Les Blancs disent que c'était un bon nègre, un vrai bon nègre, le bon nègre à son bon maître. Je dis hurrah ! (*Cahier*, p. 85).

C'est avec joie que l'auteur salue l'avenir dont il attend une nouvelle perspective. Il ne cesse de lutter contre la servilité et l'assimilation qui paralysent les siens et qui empêchent toute action comme toute création. Depuis qu'il s'est mis au service de son peuple, Césaire a eu des expériences décevantes, de nombreuses désillusions. Néanmoins, il reste fidèle aux siens, comme le Rebelle qui s'est sacrifié sans être compris ni apprécié, il les accepte tels qu'ils sont sortis de l'esclavage, tels que les ont façonnés des siècles de domination coloniale :

« J'accepte... j'accepte... entièrement, sans réserve...  
 ma race rongée de macules  
 ma race raisin mûr pour pieds ivres

(23) Le terme est de Guérin, *o.c.* p. 84. Guérin souligne que la couleur de l'épiderme détermine aux Antillais les classes sociales : la richesse et la considération sont fonction inverse du degré de pigmentation (*o.c.*, p. 86).

ma reine des crachats et des lèpres  
 ma reine des fouets et des scrofules

J'accepte. J'accepte.

et le nègre fustigé qui dit : « Pardon mon maître »

et le nègre chaque jour plus bas, plus lâche, plus stérile,  
 moins profond, plus répandu au-dehors, plus séparé de  
 soi-même, plus rusé avec soi-même,  
 moins immédiat avec soi-même,  
 J'accepte, j'accepte tout cela »

(Cahier, pp.77, 78, 82).

Césaire accepte donc ses frères de race, bien qu'ils n'aient jamais eu l'idée qu'on pourrait « houer, fouir, couper tout, tout autre chose vraiment que la canne insipide » (Cahier, p. 86). Ils ont beau se méfier de lui ou le repousser par lâcheté, l'auteur, poursuit son but, il se veut prophète, sa parole, poésie ou prose, se fait Verbe et selon la tradition africaine le Verbe a une force magique (24). Grâce à cette force magique Césaire veut réveiller les déshérités pour qu'ils en viennent à revendiquer leur héritage légitime de valeurs humaines : « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir » (Cahier, p. 42). En connaissance de cause et résistant aux déceptions que lui préparent les assimilés qui le craignent, le leader persévère inlassablement dans sa vocation. Il prêche la résurrection de la race et offre par là une perspective aux jeunes qui croient encore à un avenir où la servilité ne sera plus. Et une fois de plus il s'écrie triomphalement :

« Je dis hurrah ! La vieille négritude  
 progressivement se cadavérise  
 l'horizon se défait, recule et s'élargit  
 et voici parmi les déchirements de nuages la fulgurance  
 d'un signe »

(Cahier, p. 86).

### III. LE GRAND CRI DE LA REVOLTE

« A l'heure rouge des requins.  
 A l'heure rouge des nostalgies,

(24) Voir à ce sujet par exemple J.H Jahn, *Muntu*. Seuil, Paris. 1961, pp. 148-175.

A l'heure rouge des miracles,  
j'ai rencontré la Liberté. »

La révolte résulte logiquement de la souffrance : si l'homme n'est pas totalement abattu par sa douleur physique ou morale, il s'insurge contre le tort qui lui a été infligé. Aussi le Noir s'attaque-t-il au monde blanc dès qu'il a forgé ses armes de combat. Il va de soi que les intellectuels de couleur ont été les premiers à se soulever contre l'oppression raciale et sociale. Parmi les intellectuels antillais, Césaire a sa place à lui, partout dans son œuvre jaillit le cri du révolté. La parole lui sert à combattre l'inégalité raciale, c'est son « arme miraculeuse » ; les siècles de servilité appartiennent au passé, s'ils pèsent encore, ce n'est plus que pour provoquer à l'action. Et alors il n'y a plus de place pour la pitié ni pour le pardon : « malheur à ceux qui n'ont pas lu inscrit sur le mur de nos honorables faces délicotées le Mane Thecel Phares de la tyrannie » (*Chiens*, pp. 113-114). Plus d'une page semble inspirée par des sentiments de rancune et de haine, ce qui lui a valu l'épithète d'anarchiste d'une part (25) et de nombreux admirateurs d'autre part. Au milieu de pensées douces la haine sursaute parfois brusquement :

« Mais qui tourne ma voix ? qui écorche ma voix ?  
Me fourrant dans la gorge mille crocs de bambou...  
C'est toi sale haine. C'est toi poids de l'insulte

.....  
et cent ans de coups de fouet. C'est toi cent ans de ma  
patience, cent ans de mes soins juste à ne pas mourrir.

.....  
Qu'y puis-je ?

Il faut bien commencer.

Commencer quoi ?

La seule chose au monde qu'il vaille la peine de commencer :

La Fin du monde parbleu. »

(*Cahier*, pp. 52-54).

(25) Par exemple Maurice Nadeau, dans son article « Aimé Césaire, surréaliste », *Revue Internationale*, n° 17, affirme qu'au fond, Césaire est anarchiste, raciste et démoniaque ; cité par Aimé Patri dans « Deux poètes noirs en langue française, *Présence Africaine*, février, 1948, pp. 378-387.

Comme Césaire a été obsédé par des visions de souffrances jusqu'à les revivre presque physiquement, la haine déchaîne en lui des images qui annoncent la fin de l'opresseur et la revanche des Noirs : il y aura la « culbute de la Bête... son avachissement visité d'épouvante, son insolence triturée de prières et sur ses blessures, la pimentade de mon rire et le sel de mes pleurs » (*Chiens*, p. 114). Les cyclones, les volcans, la tornade, l'orage, les cratères sont des sources d'énergie qui écraseront la Bête.

Parmi les symboles de la révolte le serpent est particulièrement remarquable. L'auteur en a donné une explication : puisque le serpent est le seul animal dangereux de sa patrie, il s'en sert pour exprimer son agression — « Moi, le serpent-cracheur » (*Cadastre*, p. 56). — et en même temps c'est « bon animal-totem, qui représente à la fois sa force, sa quête et sa révolte » (26).

« Où est celui qui chantera pour nous ?... Il tient un serpent dans sa main droite, dans sa main gauche une feuille de menthe... » (*Chiens*, p. 116).

Il y a aussi le cri de force libérateur : « je pousserai d'une telle raideur le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées » (*Chiens*, p. 156). En parlant de l'ancienne tradition africaine qui attribue une force magique à la parole, Janheinz Jahn cite Césaire comme exemple moderne de cette conception, puisque chez lui « tout, et soi-même, peut être métamorphosé à volonté par le pouvoir du Verbe » (27). La parole est puissante, même, aux Antilles, elle peut donner l'ordre de revivre si le poète-magicien le veut :

« ... à mon tour dans l'air  
je me lèverai un cri et si violent  
que tout entier j'éclabousserai le ciel  
et par mes branches déchiquetées  
et par le jet insolent de mon fût blessé et solennel  
je commanderai aux îles d'exister »

(*Cadastre*, pp. 81-82).

Le but primordial de Césaire est de créer un meilleur avenir pour les siens et si, à cet effet, il est indispensable de détruire l'ancien ordre, il ne recule pas. Aussi condamne-t-il l'Occident et son exploitation de la race noire. Avec de beaux

(26) Motif cité par Kesteloot, *Aimé Césaire*, p. 47.

(27) Jahn, *o.c.*, p. 156.

prétextes, les Blancs ont voulu justifier l'oppression du Tiers Monde et l'auteur s'indigne : « ... l'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences, car il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est finie, que nous n'avons rien à faire au monde », et il n'y a aucune race qui « possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force » (*Cahier*, p. 83). Dans le *Discours sur le colonialisme*, document violent contre l'hypocrisie des colonisateurs, Césaire répond à la question de savoir ce que c'est que la colonisation, au moyen d'une définition négative — il est clair qu'il rejette les arguments qu'on a avancés pour faire accepter la colonisation comme une œuvre de bienfaisance : Elle n'est « ni évangélisation, ni entreprise philanthropique, ni volonté de reculer les frontières de l'ignorance, de la maladie, de la tyrannie, ni élargissement de Dieu, ni extension du Droit (p. 9). Ironiquement il écrit « Dieu » et « Droit » avec majuscules : ce sont le Dieu et le Droit des Européens qui ne tiennent pas compte de l'existence éventuelle d'autres dieux ou droits. De même il parle de la Civilisation, c'est-à-dire la civilisation européenne qui exclut alors d'office toute civilisation africaine ou autre. C'est pourquoi l'auteur se révolte non seulement contre la colonisation comme telle, mais encore contre la civilisation occidentale, sa raison, sa technique, ses idéologies et son christianisme.

Césaire s'attaque à la raison, ce bien précieux de la civilisation occidentale. D'après Lilyan Kesteloot il veut frapper l'Occident « dans sa valeur-clef, la Raison, au nom de laquelle l'Europe s'est arrogé le droit d'asservir les peuples qu'elle appela « prélogiques » (28). On comprendra donc qu'il glorifie la folie nègre que les Européens réprouvaient. Thomas affirme qu'une telle attitude est psychologiquement significative, « puisqu'elle sert à la fois d'exutoire verbal et d'exorcisme magique, puisqu'elle constitue le seul moyen de révolte quand tous les autres moyens manquent encore » (29). Césaire s'y obstine d'autant plus qu'il veut agacer cette Europe qui se croit supérieure dans sa civilisation rationnelle :

(28) Lilyan Kesteloot, *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature*, Université Libre de Bruxelles, 1963, p. 152.

(29) L.-V. Thomas « Une idéologie moderne : la Négritude », dans : *Revue de psychologie des peuples*, troisième trimestre, 1963, p. 258.

« Parce que nous vous haïssons vous et  
votre raison, nous nous réclamons de la  
démence précoce de la folie flambante  
du cannibalisme tenace

Trésor, comptons :

la folie qui se souvient

la folie qui hurle

la folie qui voit

la folie qui se déchaîne

(Cahier, pp. 47-48).

Selon Jahn il est question ici « de la pseudo-raison de certains Européens qui portent des jugements faux sur les us et les coutumes de l'Afrique... « Démence précoce », « folie flambante » et « cannibalisme tenace » sont les étiquettes dont une certaine déraison qualifie aveuglément les Africains. A l'opposé, la « folie » que célèbre Césaire n'est folie qu'aux regards de la même déraison, elle n'est rien d'autre, en fait, que la vieille sagesse africaine. « La folie qui se souvient », c'est la mémoire où remontent les images du passé... « la folie qui hurle », ce n'est là que les bruyantes fêtes religieuses aux danses extatiques, mais aussi la folie qui secoue les victimes d'une injustice qui crie vengeance au ciel. « La folie qui voit », c'est le pouvoir visionnaire si cher à l'Afrique, mais aussi la connaissance qui est chemin de la révolte ; « la folie qui se déchaîne », c'est l'extase visionnaire de la liberté, donc de la Révolution. » Jahn explique donc ces vers d'une façon « raisonnable ». Il nous est difficile de vérifier si ses commentaires sont exacts, mais peut-être Jahn a-t-il consulté Césaire qu'il connaît personnellement (30).

L'Occident est fier de sa technique puissante que le poète peint dans un sens défavorable, car la technique européenne a exploité l'Afrique pendant des siècles et elle continue à dominer les peuples noirs qui ne sont pas encore à même d'entrer en concurrence avec elle. Les termes qui font allusion à la construction, à l'industrie, revêtent des traits péjoratifs, comme par exemple « le désert de béton » (*Chiens*, p. 133), « mon calcaneum sur le dos des gratte-ciel » (*Cahier*, p. 45), « l'architecte aux yeux bleus... bâtisseur d'un monde de pestilence » (*Chiens*, p. 97). Les Etats-Unis sont inclus ; dans son poème « ... sur l'état de l'Union », Césaire imagine un message au Congrès américain :

(30) Jahn, o.c., p. 163.

« situation tragique,

plus ne nous reste au sous-sol que 75 ans de fer  
50 ans de cobalt  
mais pour 55 ans de soufre et 20 ans de bauxite  
au cœur quoi ?

Rien, zéro,

mine sans minerai,  
caverne où rien ne rôde,  
de sang plus une goutte. »

(*Ferrements*, p. 76).

Au fur et à mesure que la technique progresse, les sentiments humains semblent se dégrader dans une civilisation. Il en est de même avec l'argent : Césaire fait entrer en scène des banquiers goulus comme des prototypes d'inhumanité et de cupidité barbare. Le Blanc avide d'argent, c'est le « buffle » : « ... le buffle aime l'argent, c'est sa nourriture » (*Saison*, p. 14). Le représentant des Blancs qui vient palabrer avec les esclaves révoltés est annoncé comme suit dans *Et les chiens se taisaient* :

« Ah, voici le digne messager de cette race cupide.  
l'or et l'argent ont tissé leur teint pâle.  
l'attente de la proie a busqué leur nez fauve  
l'éclat de l'acier niche en leurs yeux froids  
Ah, c'est une race sans velours. »

(*Chiens*, p. 152).

Césaire critique aussi les idéologies de l'Occident. Il condamne le capitalisme qui a été le point de départ de la traite et de la colonisation. La soif de l'argent troublera toujours les contacts humains entre les continents ou les races. Par réaction peut-être, Césaire s'est aligné sur les rangs marxistes dont il attendait des merveilles. Il fut élu député du Parti Communiste Français en 1944, mais peu à peu il commence à comprendre qu'il n'y aura rien à attendre de ce parti qui n'a jamais offert à son pays « une quelconque perspective qui soit autre qu'utopique » (31). Dans sa *Lettre à Maurice Thorez* il donne sa démission de membre du Parti Commu-

(31) *Lettre à Maurice Thorez*, Présence Africaine, Paris, 1956, p. 14.

niste Français en 1956, étant donné qu'il aurait voulu que « marxisme et communisme soient mis au service des peuples noirs et non les peuples noirs au service du marxisme et du communisme » (p. 12). Cela vaut évidemment pour toutes les doctrines et Césaire ne tarde pas à ajouter qu'il dirait la même chose s'il était chrétien ou musulman : n'importe quelle doctrine devrait être repensée et adaptée quand elle se présente à un autre groupe. Or, c'est là justement le problème : l'Europe a eu « de l'extrême droite à l'extrême gauche... l'habitude de nous contester ce droit à l'initiative... qui est, le droit à sa personnalité » (*Lettre*, pp. 12-13).

Césaire croit aux qualités spécifiques des peuples noirs ; ils ne manquent pas de vigueur ni d'imagination mais leur énergie est freinée par des organisations qui ne leur sont pas propres, qui s'imposent comme c'est le cas avec le P.C.F. « dont l'anticolonialisme porte encore les stigmates de ce colonialisme qu'il combat » (*Lettre*, p. 13). Selon l'auteur, il n'y aura jamais de communisme africain, malgache ou antillais pour cette raison-là. Il ne peut plus se contenter « d'assister à la politique des autres » (*Lettre*, p. 14) : actuellement il est chef de son parti à la Martinique.

..

En face du christianisme, Césaire semble vouloir être le plus païen possible. Au fond il s'agit ici de la même attitude que nous avons rencontrée plus haut en parlant de la Raison occidentale contre laquelle il se réclamait de la folie. Pour mieux combattre l'arrogance de cette Europe qui prétend exceller partout et s'imposer jusque dans le domaine de la religion, le « païen » se révolte contre les missionnaires blancs, ces « bienfaiteurs de l'humanité ». Pour les irriter il retourne aux pratiques des ancêtres :

« Danses. Idoles. Relaps. Moi aussi

J'ai assassiné Dieu de ma paresse de

mes paroles de mes gestes de mes chansons obscènes

J'ai porté des plumes de perroquet des

dépouilles de chat musqué

J'ai lassé la patience des missionnaires

insulté les bienfaiteurs de l'humanité.

Défié Tyr. Défié Sidon.

Adoré le Zambèze.

L'étendue de ma perversité me confond ! »

(*Cahier*, p. 50).

Il défie donc les missionnaires qui enseignaient qu'être paresseux est offenser Dieu, que les fétiches ne servent à rien et que les danses rituelles sont condamnables sans autre forme de procès. Autant de raisons pour ce révolté d'y revenir ! Cependant Césaire ne s'attaque pas au vrai visage du christianisme dont les principes servent de base à sa propre cause. Il critique la caricature que les gens en ont faite en oubliant les normes de la Bible et ne pensant plus qu'à leur propre importance ou intérêt. En droit et en raison Césaire s'y oppose et les véritables chrétiens seront ses frères de combat ici. Plus d'une fois on a vu que des missionnaires se sont mis au service de la colonisation et qu'ils s'associaient en bons collaborateurs à la politique des gouvernements coloniaux. Alors, l'Église a cherché plutôt un intérêt terrestre que le service rendu aux êtres humains qui en avaient besoin. Surtout le *Discours sur le colonialisme* est plein de critiques à l'égard du christianisme de ce genre : « le grand responsable (de l'hypocrisie) est le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : christianisme = civilisation ; paganisme = sauvagerie, d'où ne pouvaient que s'ensuivre d'abominables conséquences colonialistes et racistes » (*Discours*, p. 10).

L'auteur s'attaque surtout à l'Église catholique et préfère encore les protestants aux disciples de Rome, car « les Saint-Barthélémy se font contre eux » (32). Cathédrales, évêques, missionnaires, prêtres, ce sont autant de termes remplis d'un sens négatif, péjoratif : « des cathédrales... qui sont des carcasses de grands chevaux rongés » (*Cadastre*, p. 79). Il se moque des ecclésiastiques par exemple dans *Et les chiens se taisaient* où un groupe d'évêques entre en scène paissant sous la houlette de l'archevêque, leurs gestes et leurs propos font ressortir qu'ils ont tous perdu la raison et lorsqu'ils se lèvent pour quitter la scène chacun traîne derrière soi un hareng-saur au bout d'un fil (*Chiens*, pp. 105-106). Dans une autre scène apparaît une foule de prêtres « de tous ordres qui bénissent frénétiquement » ; le Rebelle réagit brusquement : « Nom de Dieu, mais foutez le camp, espèce de nom de Dieu » (*Ibid.*, pp. 169-170). Dans le poème *La tornade* il est question d'un grand ouragan destructeur qui « fit sur tout une jolie imposition de mains de ses belles mains blanches d'ecclésiastique » (*Cadastre*, p. 27) et l'imposition de ces mains blanches cause un ravage total.

La notion de Dieu reste assez vague dans l'œuvre de Césaire ; il n'en parle guère. Pour lui le Dieu des chrétiens est

(32) Kesteloot, *Aimé Césaire*, p. 19.

inacceptable puisque trop lié à l'armée des colonisateurs, il ne peut se détacher de cette idée fixe :

« Doux Seigneur !

durement je crache. Au visage des affameurs,  
au visage des insulteurs, au visage des paraschites et  
des éventreurs !  
Seigneur dur ! »

(*Cadastre*, p. 45).

Il y a un passage qui a trait ouvertement au dieu de l'auteur. C'est dans le poème difficile *Les pur-sang* où il rêve de l'Afrique heureuse, il y interrompt le laisser-aller de ses rêveries en se posant cette question-ci : « Mais Dieu ? comment ai-je pu oublier Dieu ? je veux dire la liberté » (*Armes*, p. 15). Ne serait-ce là une explication de plusieurs problèmes qui se posent lorsqu'on essaie de comprendre Césaire ? Il est à la recherche de la Liberté, ce bien précieux qu'il réclame pour lui et pour les siens. Au nom de la Liberté il se révolte et grâce à elle il s'attend à réaliser un autre monde. La Liberté, le désir du monde nouveau et l'amour de ses frères l'inspirent lorsqu'il s'embarque :

« Liberté, mon seul pirate,  
eau de l'an neuf ma seule soif  
amour mon seul sampang »

(*Armes*, p. 90).

#### IV. RECONCILIATION ?

« un jour pour nos pieds fraternels

un jour pour nos mains sans rancunes...

La révolte, qui prépare la liberté des siens, forme incontestablement le grand travail de Césaire ; colère et agression donnent souvent le ton dans son œuvre. A première vue ce ton semble exclure une éventuelle réconciliation entre Blancs et Noirs, mais en relisant l'ensemble des pages on découvre que la révolte n'est pas le but final de l'auteur, qu'il est loin de

vouloir être l'ennemi éternel de l'Occident. Cependant la confrontation des deux races a profondément marqué l'action de ce poète engagé pour qui la poésie joue le rôle « d'acte libérateur ». En 1966 encore, il introduit la « Nouvelle somme de poésie du monde noir » comme suit :

« Victime du traumatisme colonial et à la recherche d'un nouvel équilibre, le nègre n'a pas fini de se libérer. Tous les rêves, tous les désirs, toutes les rancunes accumulées, toutes les espérances informulées et comme refoulées pendant un siècle de domination colonialiste, tout cela avait besoin de sortir et quand cela sort et que cela s'exprime... cela s'appelle la poésie » (33).

Césaire n'a pas hésité à jeter les torrents impétueux de sa poésie à la face hautaine de la civilisation occidentale pour se faire reconnaître dans sa qualité d'homme, puisque le dialogue fructueux est conditionné par un contact sur pied d'égalité. Il n'en est pas moins vrai qu'il a du respect pour cette civilisation. Dans le *Discours sur le colonialisme*, l'auteur s'étonne même qu'il y ait des gens qui le considèrent comme un ennemi de l'Europe : « Pour ma part, je cherche vainement où j'ai pu tenir de pareils discours ; où l'on m'a vu sous-estimer l'importance de l'Europe dans l'histoire de la pensée humaine » (*Discours*, p. 25). S'il s'est attaqué à l'Europe avec violence, il a visé uniquement la bourgeoisie des « financiers et des capitaines d'industrie les plus dénués de scrupules », car, dit-il « notre malchance a voulu que ce soit cette Europe-là que nous ayons rencontré sur notre route » (*Ibidem*). C'est l'Europe déshumanisée qu'il a en horreur, mais il estime loyalement l'Europe de culture dont d'ailleurs vie et formation l'ont imprégné profondément. Césaire est conscient du fait que la haine est une force destructrice et négative ; véritable poète-prophète, il n'aspire qu'à rendre ce monde plus humain...

« mon cœur, préservez-moi de toute haine,  
ne faites point de moi cet homme de haine  
pour qui je n'ai que haine  
car pour me cantonner en cette unique race  
vous savez pourtant mon amour tyrannique  
vous savez que ce n'est point par haine  
des autres races  
que je m'exige bêcheur de cette unique race  
que ce que je veux

(33) Liminaire à la « Nouvelle somme de poésie du monde noir », numéro spécial de *Présence Africaine*, premier trimestre 1966, p. 3.